



2°) Les classes rurales et les luttes pour la Terre dans
la « Comédie Humaine » et l'oeuvre de Balzac.

par M. Georges BLANCHARD

Mémoire de Maitrise, soutenu le 29 juin 1971

Jury : MM. Pierre LEON et Yves LEQUIN

Le but de ce travail ne consistait pas à refaire un « Balzac histo-
rien », mais à faire un essai historique « textes à l'appui ». La première tâche

exigeait donc un contrôle permanent du discours balzacien par les connaissances chiffrées que nous possédons sur la période 1780-1850. Très vite, il s'est avéré que l'oeuvre littéraire ouvrait de nouvelles pistes qu'il fallait alors vérifier. La démarche a donc été double ; elle revenait à confronter les travaux d'historiens contemporains à la Comédie Humaine, et réciproquement. Il a bien fallu combler quelques lacunes ici et là, car Balzac n'était pas un économiste puissant ; mais l'apport du romancier a permis de mettre un peu de chair sur un corps de connaissances aux chiffres un peu secs.

o

o o

Après un bref avant-propos replaçant Balzac au sein des contradictions économiques, sociales et intellectuelles de son époque, le mémoire se divise en quatre grandes parties :

A) La première partie « SOCIÉTÉ ET PROPRIÉTÉ À LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME », rappelle à grands traits les éléments fondamentaux du dernier demi-siècle de monarchie absolue. Seuls encore existent les Ordres, mais, déjà, le concept de classe déborde d'un cadre juridique et politique trop étroit. La modification des termes de l'échange - surtout la chute de la rente foncière - entraîne une redistribution des forces de production, partant des rôles et des statuts sociaux. À une ancienne élite foncière s'en substitue une autre, souvent issue de la classe intermédiaire - riches laboureurs et occupés d'industrie - ; les références au modèle anglais se font moins rares, la conception faisant de l'exploitation une fabrique se répand. Les privilèges sont un obstacle, les pratiques communautaires aussi. Sur le plan idéologique, une offensive se dessine, visant à faire des masses paysannes le réservoir de main-d'oeuvre salariée, dont la nouvelle agriculture a besoin ; les pratiques communautaires et

la jachère bloquent l'innovation : elles sont accusées de favoriser la fainéantise et l'indolence, de « déshonorer la propriété ».

La nouvelle bourgeoisie, occupée de revenus plus que de surfaces, va donc lutter sur deux fronts : contre la propriété privilégiée et les biens de main-morte, contre la petite paysannerie attachée à ses traditions ; la déposséder en tirant parti de la conjoncture économique, la priver de ses ressources complémentaires pour l'acculer au travail salarié est une stratégie. Sa réussite conditionnera une bonne partie de la vie rurale du siècle suivant.

B) La deuxième partie, « DES ANCIENNES STRUCTURES AUX NOUVELLES VALEURS », nous entraîne de plain-pied dans les références chronologiques de l'oeuvre balzacienne : Révolution, Biens nationaux et guerre civile.

Autant que la perte de ses terres, souvent grevées de dettes diverses, et plus que la guillotine, la disparition des « droits fiscaux » sonne le glas de l'ancienne noblesse. Comme s'y ajoute la perte des droits honorifiques, les vieilles familles voient s'échapper l'influence qu'elles exerçaient depuis des siècles sur les communautés rurales. Sa perpétuation dans l'Ouest est une des causes de la guerre civile ; mais entre le retour au passé, (rétablissement des mouvances, monarchie de droit divin distribuant des abbayes -) et le mouvement (- bris de l'isolement, entrée dans l'économie de marché -), c'est le mouvement qui l'emporte. La Comédie Humaine sera parsemée de ces « sublimes débris » de la réaction ; mais le XIX^e siècle se souviendra « du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays ». (1)

La vente des Biens nationaux accélère le grand mouvement de redistribution des propriétés. Les acheteurs balzaciens bâtissent des fortunes sur des arrangements aux confins de l'escroquerie - Grandet, Malin, Bontems, Rouget -, tandis que les soutiens de l'Ancien Régime se ruinent -. Cette nou-

velle élite de mérite va imposer sa réussite et ses méthodes. La stabilisation napoléonienne permet de parfaire l'oeuvre accomplie : assurer les bases de la propriété enfin libre en la défendant contre un retour offensif des anciens maîtres, et en détruisant juridiquement les traditions paysannes ; en quelques années, la masse rurale voit restreindre ses droits de vaine pâture, supprimer les servitudes de regain, disparaître le terroir communal. La lutte de classes est à l'ordre du jour des campagnes.

C) La troisième partie, «UN EDIFICE FRAGILE - FAUSSE CONFIANCE ET BONNE CONSCIENCE -», analyse la précarité d'un ordre social restauré en contradiction avec la répartition des moyens de production. Officiellement, la noblesse émigrée détient le pouvoir ; en réalité, la bourgeoisie issue de la Révolution est aux commandes. Ce décalage grossier ouvre la voie à des rapports d'agressivité manifestes, que les liens familiaux mêmes ne peuvent contenir.

La royauté rétablie installe un arsenal de mesures juridiques - majorat, indemnisation des émigrés, etc... - pour assurer quelque consistance au corps social qui la soutient. Mais le partage égal des fonctions, des honneurs et des revenus paraît aléatoire car les sinécures ne sont pas assez nombreuses. Les rejetons des familles nobles vont disputer aux élites bourgeoises, formées sous l'Empire, les places appointées. (2) Les procès de famille se distinguent par une âpreté inversement proportionnelle à l'ampleur des avoirs ; la course à la dot a des reflets de guerre civile.

La haute noblesse, si elle ne veut déroger, doit se soumettre aux valeurs bourgeoises et se transformer en «propriétaire faisant-valoir», comme un quelconque hobereau de province ; elle l'accepte rarement.

Mais les petits nobles, réduits à une économie sordide deviendront bourgeois avant de redevenir des aristocrates. (3) La cohabitation sur les mê-

mes territoires d'une aristocratie souvent foraine, de bourgeois « plébéiens » aux ambitions grandies et d'un prolétariat des champs exploité et manquant de terres, donne un caractère explosif à la vie rurale.

Mais la bourgeoisie qui, de montante, devient conquérante, en supprimant, en 1830, les aspects les plus scandaleux des sinécures, va provoquer le repli des seigneurs châtelains sur leurs terres : ils y retrouveront une audience depuis longtemps estompée. Leur élimination du pouvoir parisien va accroître leur influence et aiguïser davantage les antagonismes provinciaux. La paysannerie devra lutter sur deux fronts pour obtenir son indépendance économique : les fortunes foncières s'édifient sur les difficultés de la paysannerie française, l'usure, l'hypothèque, la vente forcée et le recours au salariat. Les explosions de colère et de désespoir font, de cette histoire rurale, une histoire de la violence.

D) La quatrième partie, « SOCIÉTÉ EN MARCHÉ ET SOCIÉTÉ BLOQUÉE » a pour sujet principal le faisceau de solutions que Balzac, et, à travers lui, la France riche et « cultivée » propose comme dérivatif à la guerre civile menaçante : idéalisme perpétuellement en butte aux réalités d'une société, non pas immobile, mais vivante et remuante.

Le contenu de cet utopisme est divers et hétérogène : ouvrir l'économie par la multiplication des voies de communication, développer les techniques et les cultures industrielles, substituer aux préoccupations individuelles la conscience de classe, créer des fronts pionniers sur les terres vagues et vaines, réprimer, par la force, les velléités paysannes. Les deux utopies balzaciennes démontrent a contrario la vanité de ce pseudo-économisme. Balzac n'échappe pas là à la confusion entre développement et niveau de vie : le premier n'est pas synonyme d'harmonie, et souvent l'éventail des revenus s'élargit. A Voreppe, une frange bourgeoise fait des affaires, mais les paysans ne savent

comment payer leurs dettes. (4) Dans une communauté paysanne où les valeurs culturelles évoluent très lentement, le contact d'un mode de vie plus technique, fondé sur la rentabilité, la production et le sens du temps, provoque des phénomènes de réajustement qui se traduisent par des tensions et par des heurts. L'irréalisme de la démarche philanthropie-technique laisse apparaître l'inquiétude de certains milieux devant la question agraire, et leur impuissance à la résoudre. La bonne conscience perdue, mais la confiance s'en est allée au gré des collisions entre l'armée et les paysans. Le Castillonnais s'insurge, des garde-chasse sont assassinés. Les foules rurales, isolées entre la bourgeoisie usuraire et l'aristocratie soucieuse de ses intérêts, font peu à peu leur apprentissage : quelques paysans, un peu plus instruits que les autres, popularisent le contenu de brochures prônant la révolte. Les paysans de Balzac ne manquent pas de clairvoyance quant aux rapports sociaux : illettrés, peut-être, mais non plus ignares. (5)

Cette prise de conscience du milieu paysan est tellement nouvelle, que d'aucuns la décrivent d'un trait un peu gros : Balzac et aussi Heine. Marx, pour avoir trop lu « Les Paysans », un crayon à la main, fait de la paysannerie le soutien des révolutions futures. Situation sans lendemain, comme l'a prouvé la Commune.

(1) *Les Chouans*

(2) *Les Employés*

(3) *Mémoires de deux jeunes mariés* - *La Muse du département*

(4) *Le Médecin de campagne*

(5) *Les Paysans*

Alors que l'Histoire Sociale évolue vers le quantitatif et le sériel, le mémoire que M. Georges Blanchard présente à son jury lui apparaît « inhabituel » ; rompant avec une orientation neuve, il « revient » à la littérature et s'efforce d'utiliser - après plusieurs autres - le grand « témoin » que fut Balzac, pour contrôler ses vues sur les classes sociales du monde rural et sur leurs oppositions. Mais, ce « retour » n'est qu'apparent. Refusant en partie l'oeuvre accomplie par ses devanciers, M. Blanchard pose avec netteté le problème du Roman, en tant que source historique, sur des problèmes économiques et sociaux que toute une historiographie a étudiés, dans leur profondeur, au moyen de documents totalement différents. Ainsi compris, le mémoire revêt toute sa valeur, et il témoigne d'une heureuse et féconde réaction contre un « quantitatif » parfois trop envahissant.

Par ailleurs, dans ce « Monde » que représente l'oeuvre balzacienne, les paysanneries et les relations sociales dont elles sont le centre, ont été beaucoup plus souvent appréhendées qu'on ne pourrait le penser par cet athlète de la « physique sociale ». Les raisons en sont évidentes : raisons personnelles, « historiques » ; raisons de fait aussi, car la France rurale de la Monarchie censitaire, des années 1830-1850, reste en écrasante majorité. A bien des points de vue, ainsi que M. Blanchard le fait remarquer, le Monde rural se place légitimement au coeur de l'oeuvre ; le paysan est même pour Balzac, une hantise, l'« Ennemi », le « Rongeur », le destructeur d'un ordre social traditionnel, qu'il idéalise.

De tels objectifs supposaient une lecture considérable, attentive, constamment en éveil, étendue à l'oeuvre toute entière. Car, en dehors des ouvrages consacrés aux problèmes de la Terre, d'autres volumes - nombreux - comportent des « retours », des réminiscences, des allusions et aussi de longs développements sans rapport avec le sujet du roman. Quel que soit le sujet, le Monde rural réapparaît toujours, et un fichier aussi complet que possible de-

vait être constitué. Un fichier qu'il convenait aussi de « dépasser », par une confrontation intime et permanente avec l'« acquis historique », les travaux scientifiques récents. En un mot, les « motifs » balzaciens témoignent-ils d'une compréhension exacte des problèmes de la Terre, ou ne représentent-ils qu'une « interprétation » très personnelle des réalités, due aux déformations que le génie ou le préjugé politique apportent souvent aux choses. Tâche singulièrement ardue que celle que l'auteur s'était assignée, et hérissée d'obstacles !

Dans l'ensemble, le jury estime que M. Blanchard a réussi à dominer une bonne partie de ces difficultés. Sa « lecture » de l'oeuvre balzacienne est, à la fois, complète et intelligente. Elle s'applique à un grand nombre d'ouvrages peu ou mal connus ; elle est attentive, ingénieuse, et s'accompagne d'une fort belle moisson de textes, toujours bien placés et suggestifs. Par ailleurs, la méthode se révèle heureuse et l'auteur se réfère constamment à une bibliographie récente fort étendue, d'ordre à la fois « littéraire » et historique, se livrant aussi à de frappantes, voire percutantes confrontations avec l'oeuvre de Marx et de Lukacs. Les analyses témoignent de beaucoup de finesse et de réalisme, d'un effort constant pour dominer les problèmes, pour critiquer, comprendre et conclure, tandis que le sens des masses et des groupes, va de pair avec le goût des « portraits », dont certains sont inoubliables et s'élèvent à la hauteur de « types sociaux », le tout venant se replacer dans la grande évolution historique née des bouleversements et des « consolidations » issus de la Révolution française, le grand « moteur », souvent décrit et toujours sous-jacent. Enfin, M. Blanchard est lui-même un écrivain-né, dont le style se distingue - chose rare dans ce genre de travail - par sa fermeté et son éclat, par sa concision et son ampleur ; en un mot, l'auteur a du talent.

Sans doute, un effort semblable ne va pas sans susciter des objections, qui tiennent aux dimensions du sujet choisi. La première partie, qui replace l'oeuvre balzacienne dans le courant de la grande appropriation de la Ter-

re par la paysannerie française, bien qu'utile, voire nécessaire, aurait pu être réduite. Par contre, si Balzac et sa pensée sont sans cesse présents dans le mémoire - et comment s'en étonner ? -, l'homme et l'écrivain sont mal définis ; on regrette que le « témoin » et ses motivations profondes n'aient pas été présentés plus longuement avant d'étudier son témoignage. Par ailleurs, les types régionaux de la Paysannerie française, tels qu'ils ressortent de l'oeuvre balzacienne, demeurent dans l'ombre, et le jury regrette qu'en dépit d'une carte intéressante, l'auteur ne se soit pas attaché davantage à reconstituer les voyages effectués par Balzac, ses lectures sur le problème paysan, l'importance et la nature de la documentation que ce grand travailleur avait pu réunir sur la question. On aurait aussi aimé connaître ses informateurs, ses correspondants. On peut d'ailleurs remarquer qu'il a surtout songé, si l'on excepte les Chouans, à la France du Nord et du Nord-Ouest, c'est-à-dire à celle des vastes bassins sédimentaires, des grands domaines, des contrastes sociaux accusés, et beaucoup moins - en dépit du « Voreppe » du « Médecin de campagne », à la France de l'Est et du Sud-Est, où la petite propriété résiste mieux et parfois prend victorieusement l'offensive. Quant aux groupes paysans, ils sont bien vus par M. Blanchard, à travers l'oeuvre balzacienne, mais de façon parfois trop globale ; les « dominants » sont plus détaillés que les « dominés », l'« aristocratie paysanne » est médiocrement dégagée, tandis que les « paysans » proprement dits représentent surtout les journaliers, les manouvriers, les propriétaires parcellaires, à l'exclusion presque totale des paysans « moyens », dont la proportion est variable selon les régions, dans la France des années 1830-1850, mais qui sont plus souvent qu'on ne le pense majoritaires. De fait, M. Blanchard insiste, à juste titre, sur la consolidation et sur l'extension de la grande propriété, mais il sous-estime la petite et la moyenne propriété, et leur force d'expansion, sous l'influence d'une diffusion lente, mais réelle, du progrès technique ; ainsi se manifeste un élément de stabilisation de la so-

ciété rurale qui est en partie méconnue. De même, les aspirations et les contradictions des mentalités paysannes sont en partie esquivées. Surtout, M. Blanchard n'insiste pas suffisamment sur le fait que, dans une situation en apparence révolutionnaire, la Révolution, finalement, n'éclatera pas, en dépit des troubles de 1848-49 ; il ne montre pas qu'à l'exception de quelques flambées, les mentalités rurales restent dominées par le respect social, la révérence à l'égard du passé et des « autorités » et aussi par la divergence des intérêts, qui empêchent la constitution d'un « front paysan » digne de ce nom. Finalement, les vues de Balzac sont sans doute trop pessimistes et Marx avait eu une plus nette conscience des réalités profondes de la société rurale française des années 1830 et 1840.

Il n'en reste pas moins qu'en dépit de ces objections, le jury tient le mémoire présenté par M. Georges Blanchard pour brillant, perspicace, intelligent, souvent profond, et, en exprimant à l'auteur l'espoir qu'il poursuivra dans l'avenir la recherche qu'il a si bien entamée, il lui accorde la Mention Très Bien.